

Dossier de presse

# Ceux qui vont mieux

de et par **Sébastien Barrier**

24 mars – 2 avril 2022  
au Monfort Théâtre

Contacts presse

**Le Monfort**

**ELEKTRONLIBRE**

Manon Rouquet [communication@elektronlibre.net](mailto:communication@elektronlibre.net) | 06 75 94 75 96

Olivier Saksik [olivier@elektronlibre.net](mailto:olivier@elektronlibre.net) | 06 73 80 99 23

Cindel Cattin [assistante.com@elektronlibre.net](mailto:assistante.com@elektronlibre.net) | 06 79 16 94 25



**Plan Bey**

Dorothee Duplan, Camille Pierrepont et Fiona Defolny, assistées de Louise Dubreil

01 48 06 52 27 | [bienvenue@planbey.com](mailto:bienvenue@planbey.com)

PLAN BEY

Dossier de presse et visuels téléchargeables  
sur [www.colline.fr/bureau-de-presse](http://www.colline.fr/bureau-de-presse)



## Ceux qui vont mieux

de et par **Sébastien Barrier**

**du 24 mars au 2 avril 2022 dans la Grande salle du Monfort – théâtre**

du mardi au samedi à 21h et le dimanche à 17h

durée 2h

régie générale, lumières et vidéo **Félix Mirabel**

son **Jules Trémoy** et **Jérôme Teurtrie**

matelotage et accessoires **Matthieu Bony**

construction du décor **Ateliers du Grand T**

Merci à Mohammed El Khatib, Matthieu Bony, Catherine Blondeau et Geoffroy Pithon

### production

Sébastien Barrier

production déléguée

CPPC - Centre de Production des Paroles Contemporaines, Saint-Jacques-de-la-lande

coproduction

La Colline – théâtre national, Le Grand T – Théâtre de Loire Atlantique, Nantes, Le Monfort,

La Passerelle – Scène nationale de Saint-Brieuc, Le Channel – Scène nationale de Calais,

Théâtre d'Arles – Scène conventionnée d'intérêt national, L'Agora – pôle national cirque –

Boulazac Aquitaine, Malraux – Scène nationale Chambéry Savoie,

CPPC – L'Aire Libre, Saint-Jacques-de-la-Lande

avec le participation artistique de l'ENSATT

coréalisation Le Monfort – théâtre et La Colline – théâtre national

Le spectacle a été créé le 20 novembre 2020 au Grand T – Théâtre de Loire Atlantique à Nantes.

### sur la route

11 février au Théâtre Jean Lurçat – Scène nationale d'Aubusson

1er mars au Théâtre de la Madeleine – Scène conventionnée de Troyes

5 et 6 mars à Malraux – Scène nationale Chambéry Savoie

11 mars à l'Espace culturel André Malraux – Le Kremlin-Bicêtre

6 et 7 avril au Théâtre national de Bretagne – Rennes

### Billetterie

**auprès du Monfort – théâtre**

01 56 08 33 88 du mardi au samedi de 14h à 18h30

lemonfort.mapado.com

106 rue Brancion, 75015, Paris 15<sup>e</sup>

Tarifs

plein tarif 25 € / moins de 18 ans et étudiants 10 €

moins de 30 ans et demandeurs d'emploi 17 €

- avec la carte Colline de 10 à 15 € la place
- avec l'abonnement Monfort de 8 à 15 € la place

Sébastien Barrier célèbre ses héros : son père, le poète finistérien Georges Perros, un curé de Morlaix et les deux musiciens du groupe de post-punk britannique Sleaford Mods. Naguère en proie à la mélancolie, ils vont mieux aujourd'hui. Comment s'en sont-ils sortis ? Sébastien Barrier les regarde, les filme, les écoute. Il raconte, chante, et nous parle. En conjurant le pire pour le meilleur, il crée un rituel qui relie. Quoi de commun entre un séminariste défroqué, un curé ivoirien appelé en France pour cause de crise nationale des vocations, un poète qui croit à l'amitié et le duo de Nottingham, Andrew Fearn et Jason Williamson, qui hurle sa haine d'une société qui broie les humains ?

Sébastien Barrier est lui-même auteur et acteur, poète, et punk à ses heures. Est-ce le même goût du péril qui pousse le curé, le conteur, le chanteur, à se tenir debout face aux autres, pour prendre la parole ? L'artiste recoud entre elles ces tranches de vie éparses qui ont jalonné son existence, sous forme d'une collection d'images, situations et entre-tiens plus ou moins improvisés. Avec doute et ferveur, avec tendresse et ironie, en musique et en silence, il rassemble ses ouailles d'un soir pour honorer ensemble ce qui fait aller de mieux en mieux.

## Note d'intention

Sébastien Barrier, le 15 décembre 2019

Bonjour,

Si cette note tombe sous vos yeux c'est que nous nous connaissons au moins un peu. Le caractère possiblement familier de ce qui va suivre découle sans doute de cela.

Après l'enquête immersive et Gonzo de *Savoir enfin qui nous buvons* et le détour par la fiction adressé aux plus petits dans *Gus, Ceux qui vont mieux* propose de faire le portrait de cinq personnes dont j'ai préalablement et de manière autoritaire décidé de rendre exemplaires et héroïques les parcours de vie, au point de les ré-écrire pour les élever au rang de saints.

Sanctification religieuse mais aussi dramaturgique qui justifie et dessine alors, outre une posture d'écriture, un dispositif et une manière – voire une raison – de me tenir sur scène : cette forme-là tâchera ainsi d'emprunter aux arts de faire de la messe, dans la forme et dans le fond.

Dès lors je me charge de colporter et de faire connaître les histoires de ces personnes faites saints, par tous les moyens qu'offre ma pratique de la scène, ou plutôt par la manière que j'ai de m'y tenir ou d'essayer de m'y tenir, seul face aux autres. Je peux donc écrire sur eux, dire, reprendre, amplifier leurs mots, je peux les jouer, les incarner, me faire chacun d'entre-eux, imaginer qu'ils dialoguent, qu'ils se rencontrent, qu'ils empruntent les uns aux autres, je peux mettre en lumière ce qu'ils ont en commun, ce qui les relie, à commencer par ce qui m'intéresse avant tout chez eux : le fait qu'ils aillent mieux (ce qui ne veut pas seulement dire qu'ils vont bien. D'ailleurs si le titre était *Ceux qui vont bien* vous n'auriez sans-doute pas commencé à lire cette lettre).

À travers cette proposition je continue de chercher à comprendre ce que mon métier et celui de curé peuvent avoir en partage, ce qui les sépare, ce que l'un peut bien prolonger de l'autre, et si nous avons des clients communs. Abonné-e-s, fidèles, ouailles, spectatrices et spectateurs : que cherchent les personnes auxquelles on s'adresse ? Ou plutôt, que viennent-elles chercher ? Ici et là on fait communauté. Ici et là on écoute des histoires qui nous racontent le monde. Ici on croule sous les dieux, là on n'en vénère qu'un. Ici les gradins se clairsèment, là les travées se vident...

Pourquoi mes plus beaux souvenirs de prises de parole en public sont-ils ceux ayant eu lieu dans des églises ou des cimetières ? Pourquoi les clowns de mon espèce n'officent-ils pas plus souvent lors des enterrements ? Pourquoi les arts de la scène se tiennent-ils si loin de nos plus intimes, douloureux et incontournables rituels ?

Ce sont des questions secondaires, sous-jacentes ou des ressorts cachés. Que ce moment finisse ou non par ressembler à une messe, qu'il en soit une allusion, une évocation, une inspiration ou le simple fruit d'une observation – tout, évidemment, sauf un simulacre ou une parodie – il sera maillé, tissé, tendu, traversé de l'exposé croisé des cinq portraits de mes saints, qui tous vont de mieux en mieux.

C'est, encore une fois, ce qui m'intéresse chez eux. Et me fascine. M'entraîne, parfois et m'encourage. Me tire vers le haut, me questionne, m'alourdit. M'accable. M'inquiète. M'intimide. Et m'attire.

## Les cinq saints

### Mon père

Parce que c'est mon père. Parce que je suis son fils. Parce que mon fils porte le nom de son père, que mon grand-père porte celui de mon fils, parce qu'il est donc le fils d'Abel qui est aussi mon fils. Parce qu'il a sombré dans une lourde dépression comme ça, d'un coup, sans rien voir venir, en regardant la famille Bélier, un dimanche, au cinéma. Parce qu'il aurait dû être prêtre. Parce qu'il a choisi de ne pas l'être. Parce que, comme Georges Perros et Gérard Philipe, il a perdu une sœur jumelle à la naissance. Parce qu'il disait « je repeins ma vie en noir » quand il s'enfonçait dans la maladie (et je le voyais faire). Mon père parce qu'il aurait pu chanter *I feel so wrong* de Sleaford Mods s'il avait parlé anglais.

Mon père parce qu'à l'hôpital il plaçait ses mains ouvertes contre son visage et soufflait à peine à l'intérieur, comme pour créer une bulle d'air tiède, protection dérisoire face à la vague d'angoisses et d'émotions soudaines et incompréhensibles qui devait faire quelques étages de haut et qui le submergeait. C'était interminable quand je le regardais faire. Il m'est arrivé par la suite de reproduire ce geste. Comme s'il me l'avait transmis.

Mon père parce que je suis un peu lui et qu'il est un peu moi.

Mon père parce que je ne savais pas si j'avais plus mal pour lui ou pour moi quand j'allais le voir à l'hôpital. Mon père parce qu'il a été très sobre l'autre jour à France Culture chez Aurélie Charon ; celles et ceux qui le connaissent n'en revenaient pas (comme quoi ils ne le connaissent pas tant que cela).

Mon père, parce qu'il voulait en finir et n'en a pas fini. Et vient d'en reprendre pour dix ans avec le petit Abel.

Mon père parce qu'il va tellement mieux.  
Et que ça ne va pas durer.

### Sleaford Mods

*Fuck off*. Ça résume assez bien (pour celles et ceux qui connaissent déjà Jason et Andrew, je m'adresse aux autres).

Sleaford Mods est une espèce de duo de post-punk (sûr qu'ils conchieraient cette appellation) de Nottingham, Angleterre, composé d'Andrew Fearn à la musique et de Jason Williamson à l'écriture et au chant. C'est étrange de les évoquer aujourd'hui, tant ils se sont faits rapidement connaître. C'est presque prendre le risque d'être à la mode (j'en ai déjà souffert avec les vins nature ; à la fin je ne jouais plus que devant des hipsters qui me débusquaient sur leurs applis à la con dès que j'officialiais en région parisienne. Tiens ça me fait penser qu'à un moment Didier Super s'était fait dépasser par son succès et des skinheads dansaient au premier rang en chantant ses chansons qu'ils connaissaient par cœur).

J'ai malgré tout envie de ramener Sleaford Mods sur des plateaux de théâtre, pour dévoiler leur langue, leur esprit, leur énergie, pour témoigner de leur colère, de leur humour, de leur justesse, de leur présence non négociée, pour faire entendre la poésie de leur vulgarité et la vulgarité de leur poésie, leur littérature écrite par bribes et en urgence, pour interroger leur manière de s'en branler, mais totalement, pour observer l'engagement rituel qu'est pourtant chacune de leurs

performances, pour questionner l'incompatible et miraculeuse rencontre des deux membres du groupe et tenter de comprendre leur salutaire, politique et complexe complémentarité...

J'ai envie, j'ai besoin de raconter leurs parcours et d'évoquer leurs libertés.

Leurs présences, leurs manières d'être là, de se tenir devant nous, devant les autres. De faire sentir l'intensité du rituel qu'ils proposent, qu'ils animent. De louer leur acuité politique et leurs engagements à jour. De balancer la chirurgie lourde des riffs d'Andrew mariée à la virtuosité des beuglements de Jason dans les systèmes sons si précis de nos salles de spectacle.

Je veux les faire connaître et relayer leur parole. Ce sera ma façon de militer et de croire à la fois.

J'aimerais jouer à être eux, comme on s'amuse, enfant, à se prendre pour son chanteur préféré. En moins gnan-gnan sans doute, en plus technique, en plus précis, et à des fins professionnelles. En frôlant l'imposture, plein de prétention. Sleaford Mods serait en quelque sorte la bande-son de *Ceux qui vont mieux*, qu'on les écoute en diffusant leurs bandes au cours de la messe, ou que je me risque à reproduire leur musique, à me l'approprier, ou, mieux, que je m'en inspire pour, enfin, trouver la mienne. Ce serait bien ça.

Il y avait peu de chances que Jason et Andrew soient là aujourd'hui. Ils auraient dû, et depuis longtemps, être bousillés de came, définitivement grillés dans le monde de la musique anglaise, étouffés dans leurs vomis, rongés par l'aigreur et la jalousie, recrachés par le Trent, gonflés, blancs et ballonnés d'alcool ou déjà dévastés par quelque saloperie de cancer qui n'est désormais plus réservé aux vieux.

On peut donc considérer, et c'est d'ailleurs leur propre point de vue, qu'ils vont mieux, voire même qu'ils ne sont jamais allés aussi bien.

### Yves, le curé de Morlaix

Yves est ivoirien, originaire du pays Koulango. Il est venu en France dans le cadre du *Fidei Donum*, encyclique inquiète bien qu'enthousiaste adressée aux évêques par le pape Pie XII en 1957. Ce dispositif visait à simplifier et à encourager la circulation des prêtres par le monde, ou plutôt de l'occident vers l'Afrique de l'Ouest, au cœur de laquelle le rite chrétien avait tendance à s'essouffler, d'où l'inquiétude des hautes autorités.

C'est, en étrange retour de bâton ou par un drôle d'effet boomerang, grâce à ce même dispositif que des prêtres, africains notamment, peuvent, sans désertir leur paroisses ni abandonner leurs régions, être dépêchés aujourd'hui en France pour tenter de faire face à la crise de la vocation que connaît l'église catholique. C'est chargé de cette mission d'évangélisation rétroactive et inversée qu'Yves est venu en France et s'est installé à Morlaix.

J'étais en tournée au Mans, ma ville natale, quand j'ai pris connaissance de son geste. J'ai été immédiatement fasciné par cette histoire, par l'histoire de cet homme. C'était un peu comme découvrir mon père au plus mal, le visage enfoui au creux de ses mains : j'ai eu la sensation que ce qu'il s'était passé à Morlaix pouvait me dire quelque chose, me prévenir, pouvait m'inviter à réfléchir et, plus encore, me mettre en garde. J'ai, dès le soir même, relaté les faits dans le spectacle que je jouais et ménagé en urgence une place au curé, ne pouvant me retenir plus longtemps de parler de lui aux autres.

Alors qu'il animait sa messe en l'église Saint-Melaine, au centre de Morlaix, un jeudi soir d'octobre 2016, Yves, dont les quelques vieilles bigotes morlaisiennes présentes ce soir-là ont dit par la

suite qu'il n'avait pas l'air bien – il butait sur les mots, il bégayait, il s'agaçait, il transpirait, il s'arrêtait, il avait l'air perdu, le pauvre – a interrompu son prêche, retiré sa soutane et est sorti de l'église en silence, sous le regard inquiet et médusé de son frêle auditoire. Empruntant alors une succession de venelles et de petits escaliers lui faisant, à chaque pas, gagner quelques centimètres d'altitude, il a fini par pénétrer le viaduc contre lequel l'église est flanquée et traverser ses arches percées, en leur centre, de portes basses et voûtées. Surplombant alors son église il a enjambé le garde-fou en métal sur lequel est riveté une petite plaque portant la mention « *ne pas enjamber – crossing forbidden* », gravée juste en-dessous d'un schéma montrant un petit homme noir sur fond jaune qui bascule, en arrière, comme malgré lui, dans le vide.

Et Yves a choisi de sauter, en avant.

Il n'est pas mort. Des buissons ont amorti sa chute. On n'en a pas su beaucoup plus après. L'église catholique n'a pas communiqué sur ce miracle. Mais on sait qu'aujourd'hui Yves a repris du service, et tous s'accordent à dire qu'il va beaucoup mieux.

Ce qui me fascine dans le drame qui a failli lui coûter la vie c'est qu'il a eu lieu au beau milieu de sa messe. Sans avoir aucune idée de ce qui a pu le plonger dans une telle panique, et sans, je crois, avoir besoin ni même envie de le savoir, j'aimerais comprendre à quel point le fait qu'il se soit tenu face aux autres, en public, en détenteur de la parole, prêchant pour ses ouailles, devant aller jusqu'au bout de ce qu'on attend de lui, exposé à ces regards, debout et seul face aux autres... comprendre donc à quel point cette posture fragile et si particulière a pu ou non précipiter son terrible geste. J'aimerais comprendre. Ça me dispenserait peut-être de le faire.

### Georges Perros

J'ai toujours voulu faire un spectacle sur Perros et n'y suis jamais vraiment parvenu. Quand j'essayais je me tenais souvent, un de ses livres entre les mains, comme un gamin intimidé, pris du vertige que provoquait la confrontation à son écriture, à sa mystérieuse complexité, certains pans m'en demeurant parfaitement inaccessibles quand de nombreuses perles scintillantes d'évidence m'invitaient plutôt à poursuivre la lecture.

Je crois que ce qui m'intéresse le plus chez Perros – et me fait peur, aussi – c'est sa manière d'écrire, son rapport à l'écriture. Ce qu'il lui a donné. Ce qu'elle lui a pris. Ce qu'il a quitté pour elle. Ce qu'il y met. Son engagement. Sous la plume de Perros ce mot avait du poids. Ses rapports à la prière, au spirituel, au religieux, à la mort et leurs places dans son écriture m'intéressent également.

Si je demeurais souvent impressionné à l'approche de ses livres, des signes me rapprochaient pourtant régulièrement de lui : la rencontre avec son fils (« mon père adorerait ce que tu fais »), la découverte de sa manière d'écrire par bribes, par notes, n'importe où et n'importe quand, sans donner trop d'importance à la tâche, son rapport au travail et son goût pour l'oisiveté, sa fascination pour la parole, son humour, son impossibilité à séparer l'écriture de la vie, la tendresse qu'il manifestait à l'égard de ses addictions, nos attachements communs aux côtes finistériennes les moins accessibles, son dégoût du théâtre et la manière dont il l'a quitté ou son amitié faite lettres dans la correspondance qu'il échangea avec Jean Grenier... Tout cela me rapprochait de lui.

En 2016 la médiathèque de Douarnenez, qui porte le nom du poète – sa véritable tombe, selon son fils –, m'a commandé un truc à l'occasion de son dixième anniversaire. *Ci-gît Jojo* est le nom de la performance née de cette invitation. Une célébration : mon camion noir devenu corbillard transportant la dépouille imaginaire de Perros et dont des phrases, des poèmes, des sentences, inscrits au posca blanc, recouvraient les moindres recoins de tôle, circulant, presque autonome,

dans les rues de Douarnenez en invitant les passants à lire à voix haute quelques-uns des mots de leur propre poète. Le soir ces images projetées dessinaient le chemin d'une espèce de messe païenne se payant le luxe de ré-enterrer Perros tout en le rendant, le temps d'un rituel, présent, presque vivant.

Si je raconte cela c'est parce que des bribes de ces images parsèmeront la traversée de *Ceux qui vont mieux*. Si je raconte cela c'est aussi parce que c'est précisément à l'issue de cette messe, ou, devrais-je dire, au cours de sa prolongation, qu'il m'a été donné, lors d'un moment de fête de pure tradition douarneniste – sans aucune entorse au rituel, avec ce que cela comporte de folie, d'excès, de danger et de joies – d'approcher d'aussi près et pour la première fois Saint-Jason et Saint-Andrew. Nous n'avons en effet écouté que Sleaford Mods – absolument rien d'autre, et ça n'était pas du tout négociable – au cours de cette nuit célébrant en urgence la visite du poète. Cette fête a eu lieu chez son fils, ce qui me permet de dire que si je les connais c'est un peu grâce à lui.



## Dispositif

Au centre du plateau un autel, aussi design que mon budget le permettra. J’officierai le plus souvent depuis ce point fixe, derrière mon lutrin, encombré des jouets musicaux et numériques dont je me servirai pour livrer mes récits. J’arpenterai moins la scène qu’il m’est arrivé de le faire. Économie d’énergie. J’imagine, dans le même élan, une adresse plus douce et peut-être moins frontale, moins directe. Je tournerai parfois le dos à l’assemblée – je n’osais jamais le faire quand je jouais dans la rue, de peur que tout le monde en profite pour partir et cette inquiétude ne m’a jamais quitté. Ainsi nous regarderions dans la même direction, ce qui est une des définitions de l’amour.

Tourner, par moment, le dos au public, serait une manière de m’effacer, de me protéger et l’illustration d’un progrès en confiance, à l’heure où je n’en ai pourtant jamais autant manqué. C’est aussi l’acceptation tardive d’une forme de timidité. Ou son affirmation. Tourner le dos au public c’est aussi le privilège de l’organiste et j’espère bien parvenir à *musiquer* cette messe. À la rendre électro et connectée.

Au-dessus de moi une croix d’attelle – cette pièce qui commande les fils reliés aux marionnettes – de cinq mètres par cinq. Sur ce cadre en bois sont suspendus trois lès faits d’un voilage léger – suffisamment pour que le moindre souffle l’anime – et transparent. Ces oriflammes descendant des cintres peuvent former un seul et même écran recueillant les images de deux vidéos-projecteurs placés en symétrie – l’un au-dessus du public, l’autre à l’arrière du plateau – afin de permettre de mixer deux sources à la main. Ces trois lès peuvent aussi se déplacer de façon autonome de la face au lointain. L’écran peut donc se poser entre le public et moi, puis derrière moi, ce qui change évidemment mon rapport à l’image et ma présence dans les matériaux projetés, tour à tour ombre, silhouette ou apparition en transparence.

Le reste est à construire d’ici novembre 2020, dates des premières qui auront lieu dans la chapelle du Grand T, à Nantes.



## Biographie

### Sébastien Barrier

Sébastien Barrier vient au spectacle par le biais du cirque et des arts de la rue. Il collabore aux projets de la Compagnie Le Phun à Toulouse, avant de mettre au monde en 2005 le personnage de Ronan Tablantec, marin prêcheur douarneniste avec lequel il multipliera pendant dix ans les tentatives d'écriture orale urgemment documentées et les prises de parole oscillant entre fiction et réalité. Il co-fonde le GdRA en 2007 et participe à la mise au monde de trois pièces parmi lesquelles *Singularités ordinaires* en 2008. En 2009, il croise le chemin d'un certain nombre de vigneronns naturels auxquels il finit par s'attacher, au point de décider deux ans plus tard de mettre en scène leurs récits de vie. Ainsi naît, en 2013, *Savoir enfin qui nous buvons*. En 2014, il crée *Chunky Charcoal* avec le dessinateur Benoît Bonnemaison-Fitte et le guitariste Nicolas Lafourest. En 2015, il écrit, à l'invitation d'Actes Sud, un livre autour de l'expérience de *Savoir enfin qui nous buvons*, paru en janvier 2016. En 2017, il crée le spectacle jeune public *Gus* présenté à La Colline la même année et au Monfort en 2019. Sébastien Barrier est artiste associé au Grand T de Nantes depuis janvier 2015.

